

Le Chat Murr



Kater Murr « ...un chat doué d'esprit, de raison et de griffes acérées » (E.T.A. Hoffmann)

Le bloc-notes d'un lecteur enthousiaste

n° 27 – mars 2018 ISSN 2431-1979

Rédaction : Dominique Hoizey 60, rue des Moissons 51100 Reims <http://lechatmurr.eklablog.com/>

HISTOIRES DE PEINTRES



« La riche senteur des roses emplissait l'atelier, et lorsque la brise d'été agitait les arbres du jardin, les lourds effluves du lilas, ou la fragrance plus subtile de l'épine rose, pénétraient par la porte ouverte. » Ainsi débute l'une des plus fabuleuses histoires de peintres, je veux parler, bien sûr, du *Portrait de Dorian*

Gray, le fameux roman d'Oscar Wilde dont Albert Lewin – nous célébrons cette année le cinquantenaire de sa mort (9 mai 1968) – donna en 1945 une adaptation cinématographique à la hauteur du chef-d'œuvre du grand écrivain britannique. Permettez-moi encore une phrase de ce livre lu dans la traduction de Jean Gattégno : « Le peintre regardait la forme gracieuse et avenante que son art avait si habilement reflétée, et un sourire de plaisir passa sur son visage et parut vouloir s'y attarder. Mais soudain il sursauta et, fermant les yeux, posa les doigts sur ses paupières, comme s'il cherchait à emprisonner dans son cerveau un rêve curieux dont il redoutait de s'éveiller.¹ »

Cherchant quelque autre histoire de peintre pour introduire ce numéro, et tentant dans le même temps d'aller aussi loin que possible dans le temps, je me suis souvenu d'Encolpe, héros et narrateur du roman de Pétrone, *Le Satiricon*, quand il arrive dans une galerie de tableaux : « J'en vis de la main de Zeuxis que l'injure du temps n'avait pu réussir à détruire ; je vis aussi des esquisses de Protogène, qui luttèrent de vérité avec la nature elle-même, et que je ne touchai point sans un certain frisson. [...] Les figures étaient dessinées au naturel avec un tel art, qu'on s'attendait à voir la peinture s'animer.² »

SUITE PAGE 2

Claude Monet à Étretat

LIRE PAGE 2

LE ROMAN DE
Paul Gauguin

LIRE PAGES 3-4

HISTOIRES DE PEINTRES

SUITE DE LA PAGE 1

Encolpe ne croyait pas si bien dire, car à l'autre bout du monde, en Chine, on raconte une bien étrange histoire. Elle nous est rapportée par un lettré de la dynastie mandchoue des Qing, Ji Yun (1724-1805), dans son *Passe-temps d'un été à Luanyang*. Un peintre de Cangzhou connu sous le nom de Bo Kui fit un jour un tableau représentant une jeune femme. « Il était si animé, si plein de vie, et sortait si nettement de l'ordinaire que Kui, stupéfait, voulut aller le montrer à [...] son maître dans l'art de peindre. Ce dernier lui dit : Voici qui est hors de ta portée, tout comme de la mienne, d'ailleurs. Aurais-tu par hasard été victime d'une plaisanterie d'un immortel ? » Le gouverneur de la ville acheta le tableau pour une belle somme. Et puis, un jour, « la jeune femme du tableau disparut, et ne laissa à sa place sur le papier, qui semblait tout neuf, qu'une vague silhouette, alors qu'ailleurs les arbres, les rochers restaient foncés et vieillis ». Personne, bien entendu, n'a jamais pu savoir « ce qui avait pu permettre au personnage de se volatiliser³ ».

1. Oscar Wilde, *Œuvres*, édition publiée sous la direction de Jean Gattégno, Bibliothèque de la Pléiade/Gallimard, 1996, p. 349-350. 2. « *Tanta enim subtilitate extremitates imaginum errant ad similitudinem praecisae, ut crederes etiam animorum esse picturam.* » Pétrone, *Le Satiricon*, texte établi, traduit et annoté par Alfred Ernout, Les Belles Lettres, 2009, LXXXIII, p. 85. 3. Ji Yun, *Passe-temps d'un été à Luanyang*, traduit du chinois, présenté et annoté par Jacques Dars, Connaissance de l'Orient/Gallimard, 1998, p. 323.

Claude Monet à Étretat

Qu'a donc de si fascinant le dernier roman de Patrick Grainville, *Falaise des fous* (Éditions du Seuil, 2018), pour qu'il m'ait entraîné dans une lecture aussi passionnée ? C'est certes l'œuvre d'un Normand qui parle de la Normandie – je suis chauvin – mais c'est insuffisant, encore que son éloge du Havre où, enfant, je jouais sur la plage, suffise à soulever mon enthousiasme : « Mon image du Havre est une fleur, un feu, une marée d'échos, de clapotis brillants.¹ » Je passe sur l'intrigue qu'un bout de phrase emprunté à Guy de Maupassant résume assez bien : « Je l'avais rencontrée au bord de la mer à Étretat...² » Notons d'ailleurs que notre amoureux, comme chez le grand romancier normand, « parti[t] pour l'Amérique, le cœur broyé de désespoir³ ». Le plaisir que j'ai pris à lire ce livre est ailleurs. Dans la compagnie de Victor Hugo, de Gustave Courbet ou d'Octave Mirbeau foulant la côte normande du côté de Fécamp, du Havre, d'Étretat ou de Veules-les-Roses. Dans la rencontre surtout de Claude Monet. Croyez-moi, se trouver en présence de Claude Monet peignant et fulminant contre le ciel qui « devrait savoir qu'il pose » est un vrai bonheur :

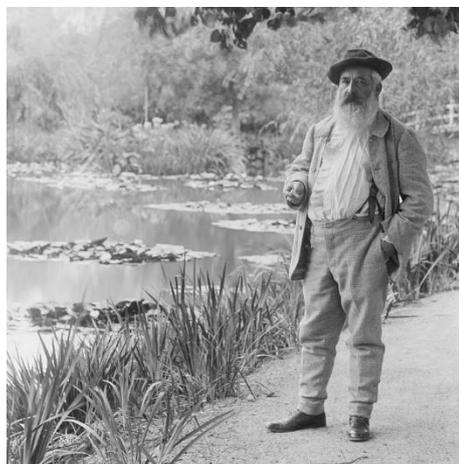
La mer agitée de vagues, effervescente, jaune, verte, panachée de bleu-noir, de bleu de Prusse, d'outremer, de taches claires. Il est parti, Monet ! Voilà qu'il gronde de nouveau, pas content ! Pas content du tout. Il manque de tout balancer. Car le ciel vient de prendre deux à trois brumes dans les narines. Il corrige, précipite une rafale d'impacts

plus contrastés. Un tourbillon de mer en vrac et vrilles, jaune anisé, vert tilleul. Un champ de chaume !⁴

Et pour Patrick Grainville, comme pour nous, il y aura encore et toujours Claude Monet :

La prairie solitaire respandit au bord du calme été. Le père Monet débarque avec son matériel sur une brouette, anxieux, surveillant le soleil, épiant la nuée d'orage. C'est lui. Il plante son chevalet, il peint les meules dont nous sommes les fèves ensevelies. Qui a parlé d'instant, d'impression, quand tout est présent pour moi pour toujours ?⁵

1. Patrick Grainville, *Falaise des fous*, Éditions du Seuil, 2018, p. 88. 2. Guy de Maupassant, « Adieu », *Contes et nouvelles*, Bibliothèque de la Pléiade/Gallimard, 1974, I, p. 1247. 3. *Ibid.*, p. 1248. 4. Patrick Grainville, *op. cit.*, p. 123. 5. *Ibid.*, p. 217.



Claude Monet dans son jardin à Giverny

« C'est un long calvaire à parcourir que la vie d'artiste ! »

Le roman de Paul Gauguin

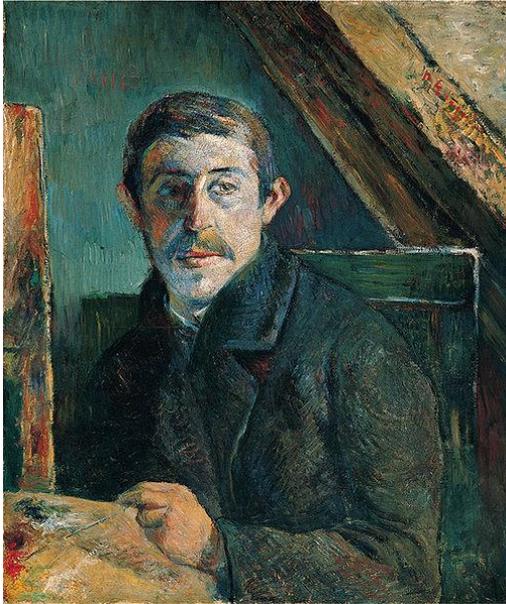
« La passion de peindre s'est toujours montrée semblable à celle de vivre et de faire vivre, par les autres et pour les autres. L'artiste veut entendre, comprendre et être entendu, compris. Il se montre et il montre le monde.¹ » En une autre formule célèbre, Paul Éluard parle, en pensant surtout à Pablo Picasso, de « donner à voir », mais revenons à cette passion de peindre « semblable à celle de vivre » qui s'applique si bien à Paul Gauguin. Les cinéphiles ont pu en voir récemment une belle illustration à travers le film d'Édouard Deluc, *Gauguin - Voyage de Tahiti*. Si la vie de Paul Gauguin a pu leur paraître un roman, ils en découvriront bien d'autres pages, les plus inimaginables comme les moins fabuleuses, les plus heureuses comme les moins sereines en lisant la biographie que David Haziot a consacrée à cet artiste dont Octave Mirbeau, admiratif, soulignait en 1891 l'« art de peintre et de poète, d'apôtre et de démon, et qui angosse ».²

Je ne savais pas Paul Gauguin comploteur engagé en 1883 dans la tentative de coup d'État du républicain espagnol Manuel Ruiz Zorrilla contre la monarchie espagnole, mais n'était-il pas le petit-fils de Flora Tristan ? Et son père, Clovis Gauguin, journaliste au *National*, fut au cœur de la révolution de 1848. Ce fut d'ailleurs dans ce climat de guerre civile que Paul Gauguin naquit le 7 juin 1848. Puis ce fut le départ pour le Pérou, le retour en France en 1854, la vie de pensionnaire au petit séminaire de La Chapelle-Saint-Mesmin puis au lycée d'Orléans en passant par la préparation à Paris au concours de l'École navale sans succès, et enfin l'embarquement comme... marin le 6 décembre 1865 sur un trois-mâts. Il voulait devenir marin. Il le fut donc, mais en 1871, après un peu plus de cinq ans de navigation – il fit la guerre comme fusilier-marin, il se tourna vers la Bourse où son tuteur, Gustave Arosa, un passionné d'art et de photographie, l'introduisit. Paul Gauguin au Palais Brongniart ! Oui, et il gagna bien sa vie. En 1872, il fit la connaissance d'une Danoise, Mette Gad, qu'il épousa l'année suivante.



Paul et Mette Gauguin en 1873 (à gauche) – Mette Gauguin et ses enfants à Copenhague en 1888 (au centre)
Mette Gauguin en robe du soir, 1884, Oslo, Nasjonalgalleriet (à droite)

Et la peinture ? Paul Gauguin, nous le savons, a d'abord été un « impressionniste du dimanche » – je vous renvoie au livre de Françoise Cachin³ – et on peut dire avec David Haziot qu'en 1875, pour prendre une année où il a beaucoup peint, « l'habileté, la rage, la volonté, le travail, sont là, mais le peintre ne sait encore où il va, ni ce qu'il veut.⁴ » Il va peu à peu le savoir en fréquentant ses contemporains Camille Pissaro, Edgar Degas et Paul Cézanne. Peindre, peindre, peindre... S'il ne lui était pas facile de choisir entre la peinture et la Bourse, les épreuves – le krach boursier de 1882 – s'en chargèrent. Et le voici, sans ressources mais espérant vivre de sa peinture, qui tente en 1884 sa chance à Rouen. Ce fut un échec. Il n'en réalisa pas moins « en neuf mois le tiers environ de tout ce qu'il avait créé⁵ » – 47 sur 159 numéros du catalogue. Nous le retrouvons quelques mois plus tard à Copenhague comme représentant en... bâches pour une firme de Roubaix.



Paul Gauguin, *Autoportrait*, 1885

Avant de quitter le Danemark, Paul Gauguin se représenta en peintre comme pour affirmer sa vocation : « Gauguin est jeune, beau, ravagé par le doute, mais son œil brille et tient bon face à l'adversité. Cet œil vivant est l'unique source et le chef d'orchestre de cette harmonie admirable de noirs bleutés, de verts sales et d'ocres qui ne le sont pas moins.⁶ » Dès 1885, il rentra à Paris, puis l'année suivante il fit un premier séjour à Pont-Aven. En 1887, il partit pour Panama et la Martinique avant de séjourner une nouvelle fois à Pont-Aven qu'il quitta à la fin de l'année 1888 pour rejoindre Vincent Van Gogh à Arles. Et de nouveau Paris avant le grand départ en 1891 pour Tahiti. Il reviendra en France en 1893 pour repartir à Tahiti en 1895. Il mourra diminué et misérable le 8 mai 1903. Oui, Paul Gauguin était bien placé pour le dire (en l'occurrence à Vincent Van Gogh), « c'est un long calvaire à parcourir que la vie d'artiste⁷ ».

1. Paul Éluard, *Œuvres complètes*, textes établis par Marcelle Dumas et Lucien Scheler, Bibliothèque de la Pléiade/Gallimard, 1991, II, p. 518. 2. David Haziot, *Gauguin*, Fayard, 2017, p. 431. 3. Françoise Cachin, *Gauguin*, Flammarion, 2017. 4. David Haziot, *op. cit.*, p. 118. 5. *Ibid.*, p. 166. 6. *Ibid.*, p. 185. 7. *Ibid.*, p. 302.

Stéphane Mallarmé, Marcel Proust et Paul Helleu

Stéphane Mallarmé se lia avec de nombreux peintres : Whistler, Manet, Degas, Monet, Gauguin...sans oublier Berthe Morisot. D'amusantes « récréations postales » en témoignent comme celle adressée au « précieux Helleu / [qui] Peint d'une couleur inconnue / Entre le délice et le bleu¹ ». Le peintre Paul Helleu (1859-1927), ami de Whistler et de Monet, était un familier des fameux Mardis du poète de *L'Après-midi d'un faune* dont il avait fait la connaissance en 1888. Quelques années plus tard, il rencontrera Marcel Proust et inspirera au romancier d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs* le personnage du peintre Elstir : « Naturellement, ce qu'il avait dans son atelier, ce n'était guère que des marines prises ici, à Balbec. Mais j'y pouvais discerner que le charme de chacune consistait en une sorte de métamorphose des choses représentées, analogue à celle qu'en poésie on nomme métaphore, et que, si Dieu le Père avait créé les choses en les nommant, c'est en leur ôtant leur nom, ou en leur en donnant un autre, qu'Elstir les recréait.² »

1. Stéphane Mallarmé, *Œuvres complètes*, édition établie par Bertrand Marchal, Bibliothèque de la Pléiade/Gallimard, 1998, p. 249. 2. Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, Bibliothèque de la Pléiade/Gallimard, 1968, I, p. 834.



John Singer Sargent (1856-1925), *Paul Helleu Sketching with his Wife*, 1889, Brooklyn Museum (à gauche)



Paul Helleu, *Voiliers dans la brume*, 1903, Bayonne, musée Bonnat-Helleu (à droite)